

Prologue

Il n'y avait pas grand monde, ce jour-là, dans le cimetière de Besançon, pour accompagner Louise et Loup à leur dernière demeure. Pas de famille, si peu de villageois, et Pierre...

Pierre, près de sa mère, empli d'une immense tristesse, suivait derrière le cercueil d'un pas miséreux.

— Je ne pourrai jamais exprimer à personne, pas même à Rose, le sentiment profond que cette dame a su graver au fond de mon cœur, à jamais ! Je sais maintenant que je l'aimais vraiment. Combien de fois, ai-je regretté qu'elle ne soit pas plus jeune... Oh mon Dieu, que vous allez me manquer, ma Louise ! J'ai si froid, si mal, trop mal.

Il remonta le col de son veston ; il marchait comme un automate, abruti de douleur. Dans ses yeux brûlants de larmes, il revoyait ce jour merveilleux, où par un banal matin de mai semblable à celui-là, une petite vieille était entrée au beau milieu de sa jeunesse...

Frasne (Doubs)

Le train en provenance de Paris faisait crisser ses roues à grands coups de frein. Le soleil s'élevait à peine au-dessus de la petite gare. Quand Louise consulta sa montre, il était 7 heures. Dépaysée au milieu des voyageurs, elle s'immobilisa derrière un pilier, afin de se préserver de la bousculade et du brouhaha des passagers qui, rapidement, s'engouffraient vers les sorties. Son berger allemand attendait près d'elle, la fixant de ses yeux dociles, débordant de servitudes, tandis qu'une douce brise s'infiltrait dans le long pelage de sa robe fauve.

Comme balayée par l'express, en peu de temps, la cohue avait déserté le quai, laissant la gare silencieuse, que seul le chant des oiseaux réjouissait. Louise s'arrêta devant la moustache du chef de station. Elle ôta son chapeau pour s'en servir d'éventail.

— Pardon monsieur, est-ce bien le car pour Saint-Antoine ? lui demanda-t-elle, désignant celui-ci du doigt.

— Parfaitement, madame.

Il gardait ses mains dans son dos, tout en observant ce petit bout de femme, accompagnée d'un si grand chien.

— Merci bien, tu viens mon Loup ?

Elle grimpa dans le car. Le chauffeur, écrasé sous son ventre, transpirait comme si les grosses bouffées qu'il tirait sur sa pipe en étaient la cause. Pendant qu'elle cherchait dans son sac, elle sentit le regard de l'homme se braquer sur son chien.

— Ne craignez rien, va, s'empressa-t-elle de lui dire, il n'est pas méchant, d'ailleurs nous allons nous installer dans le fond pour qu'il ne dérange personne !

Comme pour se donner une contenance, le chauffeur se gratta le cuir chevelu par-dessous sa casquette en rétorquant :

— C'est quand même une sacrée bête que vous avez là, madame !

Sans répondre, d'un signe de tête, elle s'engagea dans le couloir. Le chien, obéissant, la suivit, puis sur son ordre, il se coucha à ses pieds. Elle lui caressa sa fourrure en grommelant entre ses dents : « Encore un qui n'aime pas beaucoup les animaux ! ».

Louise était encore coquette pour ses 72 ans.

Sur son corsage de satin blanc, le tailleur noir, assorti au chapeau feutré dont elle rabattit la voilette, laissait deviner un certain goût pour l'élégance. Quelques boucles grises agrémentaient son visage creusé finement de rides. Deux profondes fentes prolongeaient le dessin de ses petits yeux bleus perçants. Un rouge à lèvres vif débordait autour de sa bouche crispée. Après avoir enfilé ses gants de dentelle noire, elle croisa les bras, en se confinant à sa place.

Alors qu'elle sombrait dans un demi-sommeil, le bruit du moteur la fit sursauter. Le soleil dardait ses rayons aveuglants au travers des arbres et des forêts que le car traversait bruyamment. Au loin, dans le ciel limpide, se découpaient les montagnes de sapins qui se profilaient à l'horizon. Plongée dans ses rêveries, elle se redressa vivement de crainte que quelqu'un la surprenne.

Car c'était souvent qu'elle pensait à voix haute.

Elle jeta un regard furtif sur son entourage, et remarqua qu'il n'y avait pas grand monde dans le car. En cette saison, les touristes étaient absents. C'était le printemps, les lilas bordaient la route. Freinant brusquement, le chauffeur, dans une forte intonation, annonça la station « BONNEVAUX ». Le chien s'assit, la langue pendante, puis voyant que sa maîtresse ne bougeait pas, résolu, il posa sa tête sur ses genoux. Elle le tapota doucement pour qu'il patiente, tout en gardant les yeux rivés sur les paysages qui défilaient comme les fragments de son passé, synchronisés par les secousses du car. Une odeur piquante de sous-bois pénétra par une fenêtre entrouverte, éveillant tout à fait Loup qui s'agitait et baillait d'exaspération.

— Sage, mon Loup ! lui dit-elle, retenant un rire nerveux de bonheur.

Le chauffeur venait d'annoncer enfin : « SAINT-ANTOINE ».

Elle se leva, son cœur fit un bond dans sa poitrine.

Toute affolée, elle se hâta vers la sortie, suivie de Loup. Encore étourdie sur la place, elle attendait, tandis que son chien, après s'être étiré de plaisir, en profitait pour se soulager au pied du calvaire à proximité. Au loin, le clocher sonnait 9 heures. Le village semblait désert, seule une femme en blouse bleue, un pull jeté sur les épaules, s'approcha hésitante à la vue du chien. Louise la reconnut de suite :

— Bonjour madame Bourgeois ! dit-elle en souriant.

La femme lui tendit la main sans quitter Loup des yeux, ce qui amusa Louise.

— N'ayez crainte, il est adorable, vous verrez !

— Peut-être, mais il est impressionnant ! Je ne l'imaginai pas si fort.

(Quand Louise était venue visiter la maison et signer l'engagement de location, elle s'était bien gardée de parler de la taille de son chien : « J'ai un chien, un berger de 7 ans », avait-elle simplement dit.)

— Je vous trouve une mine resplendissante, lança Louise, comme pour changer de sujet.

— Je vous remercie, répondit la paysanne.

Elle était agréable à regarder, madame Bourgeois, et ne paraissait pas ses 49 ans. Sous une épaisse chevelure noire nouée en un savant chignon, ses sourcils bien dessinés rendaient de la profondeur au vert de ses yeux. Le contour de ses lèvres finement soulignées par le soleil, lui donnait un charme sauvage. Ce visage sans aucun artifice reflétait de beaux restes de jeunesse, malgré quelques ridules naissantes.

— Donnez-moi votre sac, madame Fréchart, il paraît si lourd !

— Non merci, ça va très bien ! s'empressa-t-elle de répondre en le changeant de main.

Un peu surprise par cette soudaine réaction, la paysanne reprit :

— Avez-vous fait bon voyage ?

— Excellent, mais un peu fatigant pour mon âge.

Elles emboîtèrent le pas en direction de la maison que l'on apercevait au bout du chemin. Loup les précédait, reniflant ça et là.

— Est-ce que mes meubles sont bien arrivés ?

— Parfaitement, il n'y a pas eu de casse ; mes fils ont aidé les déménageurs afin que tout soit disposé selon votre volonté. J'espère que cela vous conviendra ! répondit madame Bourgeois qui freinait ses enjambées pour marcher au même rythme que Louise.

Quand elles arrivèrent enfin, une pesante lassitude s'était emparée de Louise.

— Voilà ! Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le demander. Voici vos clés. Bon, je file, le maire m'attend au chalet !

Elle était partie, laissant Louise plantée devant sa nouvelle demeure. Elle ouvrit la porte, une odeur de foin et de purin se répandait dans la maison humide. Bien qu'elle retrouva ses meubles, l'atmosphère fraîche et silencieuse l'angoissait légèrement. Elle leva les yeux vers son carillon, le tic-tac, semblait lui murmurer : « Je suis toujours là ». Elle prit conscience qu'elle ne pourrait plus faire marche arrière, que le reste de sa vie s'achèverait ici, dans le Doubs si cher à son défunt mari Paul. Elle s'assit, posa ses mains sur ses genoux, le chien suivait tous ses gestes en haletant.

— Tu vois, mon Loup, c'est ici que nous allons vivre tous les deux, soupira-t-elle en lui caressant la tête.

Il dressa ses oreilles, la fixa en gémissant doucement.

— Mais tu dois avoir soif, mon bébé. Voila que je t'oublie...

Elle remarqua dans un coin de la cuisine une pyramide de cartons qui n'avaient pas été touchés sur sa demande.

« J'ai de quoi m'occuper », pensa-t-elle en posant la gamelle d'eau fraîche devant Loup qui se rua dessus.

Machinalement elle fit le tour de la maison, s'arrêta devant une des fenêtres. Dehors, la route qui traversait le village était tachetée de bouses de vaches. Les fermes qui la bordaient, étaient toutes pourvues d'immenses granges, débordantes de foin d'où s'exhalait un parfum mêlé à celui du fumier amoncelé devant les jardins. Par petites envolées, des oiseaux s'aventuraient à la recherche de subsistances, affrontant les bras en croix d'un vieil épouvantail. Quelques poules éparses picoraient imprudemment au milieu de la route. Louise rêvait

devant ce petit monde, quand soudain les aboiements de Loup la firent sursauter : on frappait à la porte !

— Sage, mon Loup ! dit-elle en s'empresant d'ouvrir. Oui, monsieur ?

— Bonjour madame, je suis le fils de madame Bourgeois. La mère m'a demandé de vous donner ça !

Gauchement, il lui tendit trois œufs et un gros morceau de pain tendre. Tandis qu'il caressait Loup qui était venu le flairer, de ses grands yeux noisette, il regardait Louise en souriant. Sa chevelure abondante était aussi noire que celle de sa mère. Tout en lui respirait la beauté de sa jeunesse.

— Je ne vous connais pas, jeune homme, je ne me souviens pas vous avoir vu ?

— En effet, j'étais absent quand vous êtes venue, mais vous connaissez mon frère Michel...

— Oui, c'est l'aîné, je crois ?

— Exact, il a 28 ans et moi 26. Il est rudement beau votre chien, quel âge a-t-il ?

— Sept ans, répondit-elle, sans lâcher le jeune homme du regard.

— Bon, madame Fréchart, je vais vous laisser. Au fait, allez voir la mère, elle vous renseignera sur le passage des commerçants. Allez, à bientôt !

— À bientôt ! répéta Louise. Dites à votre maman que je passerai cet après-midi.

— Alors, venez avant 16 heures, car après c'est la traite et il y a du boulot, ajouta-t-il, aimable.

Il était reparti, laissant Louise et son sourire sur le bas de la porte. La sympathie du jeune homme lui avait donné de l'ardeur.

— Bon, mon Loup, je vais manger un peu, puis nous irons visiter le jardin, lui dit-elle, tandis qu'attentif, il pencha sa tête pour prêter l'oreille en remuant la queue.

La porte-fenêtre de la cuisine s'ouvrait sur un jardin mitoyen à celui des Bourgeois, séparé par un grillage rouillé. Elle remarqua que leur potager était dense et soigné. Déjà, de jeunes pousses de légumes et de fruits levaient leurs têtes, impatientes de s'épanouir sous les lilas parfumés. Des plates-bandes foisonnantes de bourgeons semblaient attendre le signal du soleil pour

faire éclater leurs corolles. Le jardin de Louise aurait eu un air d'abandon sans ce majestueux lilas blanc, qui sans l'aide de personne, s'était élevé vers le ciel avec élégance et dignité, exhalant ses effluves comme un don à tous les vents. Un trou dans le grillage tenta Loup qui en profita pour se faufiler de l'autre côté des prairies. Louise le suivait des yeux, ravie. Il courait dans les prés verdoyants, comme un prisonnier, ivre d'air, qui retrouve sa liberté !

Cette vision lui réchauffa le cœur.

« Nous allons être bien ici », susurra-t-elle...

* * *

Les cloches suspendues au-dessus de la porte de la ferme des Bourgeois retentirent quand elle appuya sur la sonnette.

— Entrez, madame Fréchart ! dit le jeune homme.

— Je ne vous ai même pas demandé votre prénom, tout à l'heure, lui dit-elle en souriant.

— Je me prénomme Pierre, mais entrez, je vous en prie !

Louise s'avança à petits pas retenus dans la cuisine spacieuse. Sur la grosse cuisinière en fonte, par la chaleur des bûches de sapin qui crépitaient sous un énorme chaudron, un met de légumes mijotait en répandant des odeurs qui s'harmonisaient au décor. Michel, assis devant la longue table de bois massif, dégustait un café par petites gorgées devant la télé. Quand il vit Louise, il déploya sa grandeur en se levant pour la saluer :

— Bonjour madame Fréchart ! dit-il en lui tendant la main.

Le maillot serré sur son corps mettait en valeur sa musculature. Les boucles de ses cheveux bruns descendaient jusque dans son cou. D'épais sourcils noirs abritaient ses yeux bleus. Entre sa moustache et sa barbe touffue, ses lèvres presque inexistantes serraient une pipe de Saint-Claude. Il avait l'allure typique d'un berger de montagne.

— Asseyez-vous, madame Fréchart ! lui cria la paysanne, qui les mains dans une bassine, lavait sa vaisselle.

Pierre lui tendit une chaise.

— Voulez-vous un café ?

— Volontiers, répondit Louise timidement.

— Alors madame Fréchart, comment allez-vous depuis ce matin ; vous avez déjeuné ? lui demanda madame Bourgeois en s'essuyant les mains.

— Oui, très bien et je vous remercie pour les œufs et le pain !

— Ce n'est rien, mais dites-moi, où est votre chien ?

— Il est parti gambader, il a repéré un trou dans le grillage du jardin, et je peux vous dire qu'il s'en donne à cœur joie ! Cela le change de Paris.

— Et vous ne craignez pas qu'il se perde ?

— Pensez-vous ! Il n'est jamais très loin de moi ; il suffit que je l'appelle et il accourt ! Il est très obéissant.

— Voulez-vous que je répare ce trou ? proposa Pierre.

— Non, vous êtes bien gentil, mais je préfère que Loup sorte par là, plutôt que par la route, je me méfie des voitures.

— Loup ? répéta-t-il, amusé.

— Oui, Loup, c'est son nom, répondit Louise.

— C'est vrai qu'il fait penser à un loup quand on le voit, c'est une belle bête !

— Tenez, madame Fréchart, reprit la fermière en lui tendant une liste, voici les horaires de passage des commerçants. Évidemment, le boulanger passe tous les jours vers 17 heures. Quant au boucher, il faudrait aller le voir afin de lui demander si vous désirez qu'il passe aussi tous les jours ; pour nous, il passe un jour sur deux ! De toutes façons, il descend tous les matins en passant devant chez nous, pour livrer au Touillons et au Vézenay, ce sont deux petits villages plus bas. Je vous ai mis son adresse, vous verrez c'est en haut du bourg, la dernière maison, demandez monsieur ou madame Flèche.

Elle avait écouté avec attention, puis elle prit congé :

— Je vous remercie pour tout, maintenant, je vais appeler mon Loup ! dit-elle d'un petit air taquin, en se retournant sur Pierre, n'est-ce pas monsieur Bourgeois ?

— Appelez-moi Pierre, répondit-il en souriant...

— Ah, le voilà ! s'écria-t-elle.

* * *

Toute la journée, elle avait fait du rangement dans l'espoir de retrouver le cadre en vieux bois de rose qui entourait le visage de son cher mari. Avec tendresse et précaution, elle

l'épousseta, puis délicatement le posa sur la cheminée entre les deux chandeliers d'argent. Puis, un peu en retrait, elle le contempla affectueusement, en penchant sa tête, comme si elle la posait sur son épaule.

— Tu vois, mon Paul, je suis venue dans ton pays natal. Demain, j'irai te voir au cimetière. Toutes les semaines, tu me verras, jusqu'à ce que je te rejoigne, lui dit-elle à haute voix, comme s'il l'entendait dans son sourire éternel.

Loup s'était redressé pour l'écouter, puis il se recoucha dans un long soupir, épuisé par sa première grande balade...

Arrivée en haut de la route, une imposante ferme surplombait le village. Devant elle, deux enfants, la bouille noire, jouaient à terre. Un jeune caniche hargneux surgit vers Loup à toute allure, avec des aboiements stridents qui ne l'inquiétèrent nullement. Près de l'abreuvoir, avec des gestes bruyants, une femme nettoyait des bidons à lait. Les deux marmots coururent vers elle comme pour se protéger, puis tous trois restèrent immobiles, dévisageant Louise qui s'approchait d'eux en retenant Loup.

— Bonjour madame, pourrais-je voir le boucher, s'il vous plait ?

— Que lui voulez-vous ? demanda la femme sur un ton désobligeant.

Elle était bien en chair, une quarantaine d'années habillait son corps qui reflétait la mère oublieuse d'elle-même. Un tablier gris serré à la taille, accentuait ses bourrelets. Sa tête ovale semblait s'enfoncer dans son cou potelé. Ses cheveux gras étaient tirés par une grosse barrette qui fendait davantage ses yeux verts en amande.

— Je suis la nouvelle locataire de madame Bourgeois, lui dit Louise timidement, je voudrais faire une commande.

Pendant que les mouflets s'agrippaient à ses jupes, la femme répondit :

— Vous voyez la porte vitrée au fond du hangar ? Et bien, entrez dans la boutique, je vais de ce pas prévenir mon mari.

En voyant le chien suivre Louise, malicieusement, la grosse femme bougonna entre ses dents : « Il va râler, le père Flèche ! ».